

S.N. 136.638

Les Artauds, par Pontcharra (Rhône)

Le 17 août 1913

Mon cher ami,

Mon départ du Poitou, après plusieurs
ajournelements, s'est enfin effectué j'en
suis sûr. C'était la 8^e fois de cette année
que je traversais la France dans presque
toute sa largeur! Le jour même où
j'arrivais aux Artauds, je recevais
votre Rosegger. Aussitôt installé, j'en
ai eu diversus parties, me réservant
de t'envoyer de plus près lorsque
j'aurai ici le texte original. Celui-ci
est à Lyon où je compte aller le
chercher dans quelques jours. Ma dernière

impression est que vous amélioriez le titre
de Valliod en lui donnant plus de sim-
plicité. Il m'eût resté dans la mémoire
certaines phrases de l'édition française
qui étaient véritablement à l'antique,
par exemple celle qui racontait comment
à la suite d'une rixe le grand père de
Rosegger avait contracté une maladie
de poitrine. Votre traduction, page 6,
lignes 3 et 4, fait disparaître ce que le
passage avait d'affecté et d'un peu
ridicule. Valliod a un goût fâcheux
pour la périphrase comme on la culti-
vait en France au 18^e siècle, à l'époque
de l'abbé Delille. L'exemple que je
viens de citer me fait prévoir que dans
le reste de l'ouvrage, grâce à votre

style plus sobre et d'une netteté plus
vivement, et on ne retrouvera point
ces tournures d'une préciosité de modée.

Si l'on ne me dérange pas trop, je tâcherai de profiter de mon séjour à la campagne pour faire un compte rendu des deux éditions. J'ai promis à la Revue française un article sur le Roman Social de Dresch. Une fois que je me sera remis au travail, j'écrirai tout aussi facilement deux articles qu'un. Il n'y a que la première fois qui coûte.

Ma résidence actuelle me porterait plutôt à la flânerie. Les Artands sont une très vaste propriété, ombragée de grands arbres et d'où la vue est fort belle. On passe son temps dehors, sur un banc, à contempler le paysage

on a fait de lectures qui n'exigent pas
une attention très soutenue.

Aujourd'hui nous sommes tout en proie au
plus amer chagrin : notre âne est mort.
Oui, nous avions un âne charmant, un amour
d'âne, qui se tenait en enfant dans une
coquette voiture. Hier soir on fit une
promenade ravissante. A peine rentrés à
l'écurie, l'âne fut malade ; on lui pro-
digea des soins inutiles ; dans la nuit
il mourut. Ingele, vénéré ! la vieille
fermière pleurait à chaudes larmes en me
racontant la catastrophe. Nous sommes
tous sur le point d'être fiers autant.
Mon neveu Laurent Morvan doit être arrivé
à Vienne. Je pense qu'il est allé vous voir. —
Lauty professe dans son étude sur A. Flück de idées
très réactionnaires. Cependant il a fait bien passer
son examen. Bien cordialement. — vous à Elkhorn